

Critique

«Music All», sacre du massacre

Hilarante et stupéfiante, la pièce de Marco Berrettini, Jonathan Capdevielle et Jérôme Marin célèbre les métamorphoses.



Marguerite Duras trois fois plus longtemps. (Gregory Batardon)

En 2010, Whitney Houston est une star. Soudain, en tournée internationale, c'est le crash. Défoncée par la came, sa voix ne parvient pas à tenir les vibratos de sa reprise d'*I Will Always Love You*, tube absolu du film *Bodyguard* que des milliers de fans attendent. A partir de ce moment, sans doute, devient-elle une icône. En tout cas au sens où l'artiste Marco Berrettini – un de ses fidèles fans – l'entend : une porcelaine que l'on vient voir se fissurer, un papillon grillé, une figure sacrifiée à la fois cathartique et grotesque – soit deux mamelles de la beauté qui s'agitent et s'entrechoquent aujourd'hui sous nos yeux hallucinés sur la scène du théâtre de l'Arsenic à Lausanne. Marco Berrettini, de sa voix de baryton soufflant d'épuisement sur sa perruque bouclée, tente d'attraper les notes de la chanson dans un bafouillement brumeux. C'est Whitney Houston et Gainsbarre enfin réunis, en un seul homme, ou peut-être femme, en tout cas en une créature de fantasmagorie, mutante, décatie, seule, comme l'hilarant et mirifique *Music All* en revisite une multitude, dans un éclair de génie.



La pièce est conçue par l'infâme Jonathan Capdevielle, le terrible Jérôme Marin, et l'improbable Marco Berrettini – trois artistes chéris de «Libé» réunis pour la première fois sur scène. (Gregory Batardon)

Coup de pelle

Voici une pièce en forme de déclaration d'amour autant que de jeu de massacre. Elle est conçue par l'infâme Jonathan Capdevielle, le terrible Jérôme Marin, et l'improbable Marco Berrettini – trois artistes chéris de *Libé* réunis pour la première fois sur scène. Son titre est trompeur : *Music All* ne célèbre pas le music-hall, mais plutôt son envers. D'abord parce que toutes les icônes qui y défilent (Michael Jackson ou Marlene Dietrich) ont pris chez eux un sacré coup de pelle, s'accrochant au lustre en équilibre au-dessus du caniveau, jusqu'à s'y vautrer (Jonathan Capdevielle, roi indétrônable du malaise). Ensuite parce qu'ici, les transitions importent autant que les « numéros », les hors-champs autant que les pleins feux et le personnage (le monstre ?), toujours moins que l'acteur en train de le construire. Tout ce qui, chez d'autres, aurait tenu du spectacle à sketches, prend alors l'allure d'un morphing permanent, ou celui d'un grand carrousel d'images torves et inconvenantes, surgissant et disparaissant sans liens logiques apparents depuis les tréfonds du cinéma *camp*.



Ici, les transitions importent autant que les « numéros », les hors-champs autant que les pleins feux et le personnage. (Gregory Batardon)

Bouffées délirantes

C'est donc un spectacle que l'on traverse comme Whitney a traversé sa tournée, la langue un peu pendante, avec des bouffées délirantes. A-t-on vraiment vu Lady Diana – du moins sa version *dirty* campée par Capdevielle – sortir d'une haie de buis, dans un décor d'aire d'autoroute, pour décrocher le téléphone de la cabine et écouter Nicolas Sarkozy débiter son « discours de Dakar » ? A-t-on vraiment vu Marguerite Duras se dupliquer en trois, avec leurs petits gilets de laine et leurs coupes de cheveux poivre et sel, et jouer toutes ensemble au cochon pendu sur l'aire de jeux d'enfants ? N'a-t-on pas plutôt atterri dans une page d'un de ses livres, dans *Moderato cantabile* par exemple, où les personnages errent en total état d'ébriété ? Ou peut-être dans une toile de Henry Darger, peintre américain auteur d'une œuvre « brute » monumentale et onirique peuplée de petites filles modèles des années 50 aux sexes d'hommes ? Ces « girls » de Darger ont précisément été le point de départ de la pièce. Elles disent beaucoup de notre capacité de métamorphoses mais aussi d'un âge perdu, l'enfance, celui des inventions incessantes. C'est avec elles que s'ouvre *Music All* : trois petites filles incarnées par les acteurs dansent *le Sacre du printemps* de Pina Bausch. Ce n'est pas un hasard : *le Sacre* est l'histoire d'une élue que la communauté doit sacrifier.

Music All de Marco Berrettini, Jonathan Capdevielle et Jérôme Marin, les 8 et 9 octobre à la Criée /Festival Actoral à Marseille, les 26 et 27 novembre à la Ménagerie de Verre à Paris, du 6 au 15 décembre au Théâtre de Gennevilliers /Festival d'Automne à Paris. Et Nantes, Montpellier, Villeneuve-d'Ascq en 2022.